

# LES AFRIQUES AUTREMENT...



CARTE BLANCHE À LA GALERIE DES ARTS DERNIERS

Kader Attia

Berry Bickle

Joe Big-Big

Mustapha Boutadjine

Alex Burke

Samuel Fosso

Yazid Oulab

Olivier Sultan

Barthélémy Toguo

Kamel Yahiaoui



Certes, il est urgent de "recoller les morceaux", mais autrement !

Cette exposition présente les collages de Kader Attia et de Mustapha Boutadjine, des ensembles de dessins de Barthélémy Togo, des installations d'Alex Burke, de Berry Bickle et de Yazid Oulab, des objets poétiques de Kamel Yahiaoui, ou de Sultan, des photos de Samuel Fosso ou encore des sculptures monumentales de Joe Big-Big.

Les œuvres présentées font appel à des techniques d'assemblages, de collages et de recyclages d'objets manufacturés où les matériaux les plus divers font référence aux moyens d'expression radicalement anticonformistes mis en œuvres par les avant-gardes internationales du XX<sup>ème</sup> siècle tels que *Dada*, *Fluxus*, *Arte Povera* pour les conjuguer aujourd'hui dans l'urgence expressive qui leur offre une nouvelle jeunesse. À la fois innovantes et familières les surprenantes inventions visuelles proposées par ces dix artistes paraissent immédiatement universelles loin des hiérarchies culturelles et des frontières stylistiques.

Cette exposition donne à voir des approches sensibles, qui révèlent par leur originalité et la simplicité poétique des matières utilisées, par leur révolte contre l'amnésie sélective qui nie l'histoire des hommes et le mépris obstiné de l'environnement, un regard nouveau porté sur le monde.

Ces artistes construisent avec la pluralité de leurs histoires, de leurs parcours d'exils une mémoire partagée où l'avenir se dessinerait dans le développement durable et le partage par tous des ressources économiques et culturelles de cette planète.

Marie-Hélène Amiable  
*Députée des Hauts de Seine*  
*Maire de Bagneux*

Patrick Alexanian  
*Conseiller général des Hauts de Seine*  
*Maire adjoint délégué à la culture*



## *Les Afriques autrement...*

Les artistes présentés ici se situent dans un courant de l'art contemporain qui fait appel au collage, à l'assemblage, au tissage et métissage de matériaux divers. Ces artistes proviennent d'origines africaines multiples, autrement dit des Afriques dans toutes leurs diversités.

L'exposition *Les Afriques autrement...* reflète une réappropriation de leur image, de leurs territoires, de leur destin. Ils ont un rapport original aux symboles, aux référents absents, aux mythes. Mais plus qu'une "origine" commune, ce qui les réunit est leur quête individuelle d'une identité artistique.

Ils revisitent les objets de notre vie quotidienne pour en faire des oeuvres d'aujourd'hui chargées de la mémoire encore vivante de l'art et des rituels populaires d'origine. Objets usuels, tissus, bois, métaux, fils de fer, armes, photos, cartes, fétiches, ...

Leurs assemblages sont autant de compositions d'éléments hétérogènes, collages du désir et du réel, chez Kamel Yahiaoui, Berry Bickle, Joe Big-Big, Olivier Sultan, Mustapha Boutadjine, Barthélémy Toguo ou Alex Burke.

Oeuvres complexes, paradoxales, où se mêlent douceur, tendresse, colère, violence. Parfois à fleur de toile ou dans le rayonnement d'objets-fétiches. Contre la répétition de l'exclusion, de la domination, des classifications, ces artistes parmi d'autres s'affranchissent, par leurs oeuvres, des frontières et d'un certain paternalisme du regard.

Temps, Histoire, époques communes, partagées, cultures conjuguées, les artistes africains ont toujours été nos contemporains.

Certaines pratiques du passé comme le vaudou, culture-religion réunissait, et accumulait les morceaux des vies antérieures, reliant ainsi les esclaves de Gorée, Ouidah ou d'Haïti entre eux et aux esprits.

À présent, du Bénin au Cameroun, des artistes travaillent à nouveau dans cet esprit, révélant ainsi leurs identités : Aston récupère des objets à l'aéroport de Cotonou, Alex Burke revient sur le double oubli des identités créoles avec ses "poupées" de tissu, Berry Bickle et Barthélémy Toguo dénoncent les dictatures africaines d'aujourd'hui, Kamel Yahiaoui l'écrasement des minorités en Algérie, Joe Big-Big électrise le métal par ses enchevêtrements de fil de fer.

Des oeuvres comme autant de peuples.

Olivier Sultan

*Directeur du Musée des Arts Derniers*





# KADER ATTIA



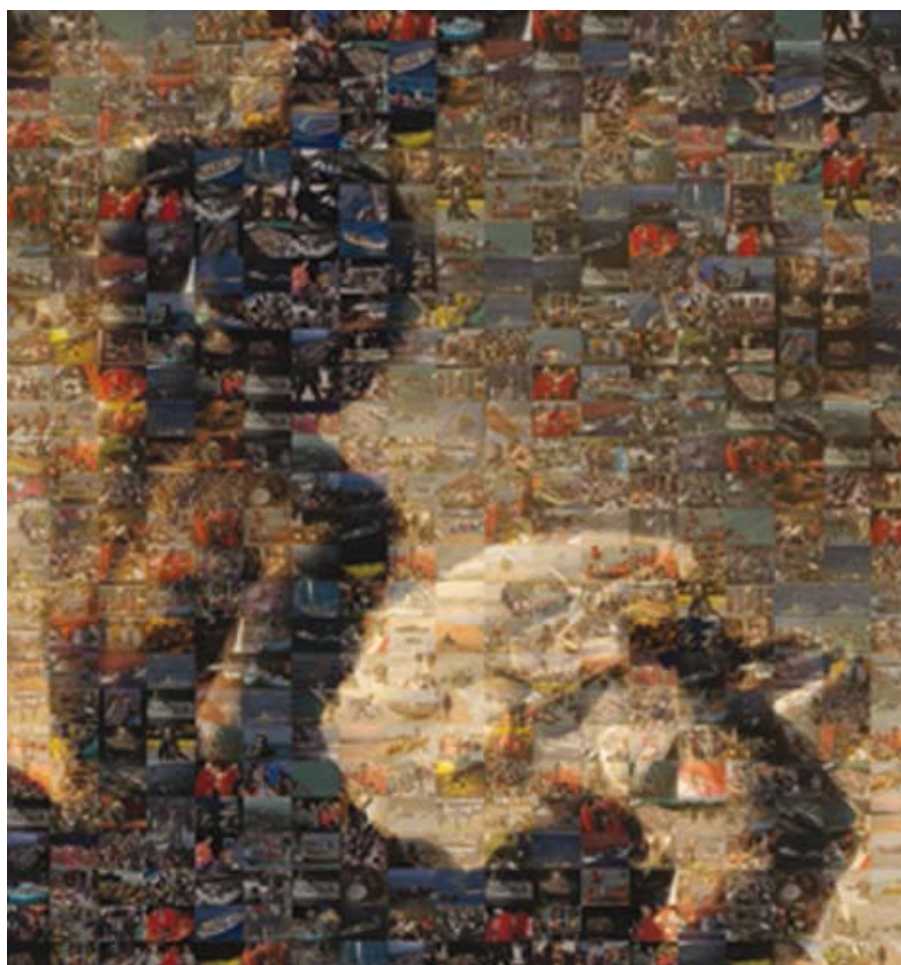
Né en 1970 à Dugny en Seine-Saint-Denis, Kader Attia vit et travaille actuellement à Berlin.

En moins de dix ans il a exposé dans le monde entier. L'une de ses premières œuvres, *La Piste d'atterrissage* (2000), présentée entre autres à la Biennale de Venise en 2003 est un diaporama sur la vie des transsexuels algériens chassés et exilés à Paris au moment où la guerre civile fait rage en Algérie. Parmi ses grandes installations on peut retenir *Fridges* (2006) composée de 172 réfrigérateurs peints qui évoque une cité (Musée d'Art Contemporain de Lyon, 2006). Ou encore, *Tsunami*, énorme vague de métal, tout à la fois raz de marée et favelas qui montent à la conquête des métropoles (Magasin Centre d'art, Grenoble, 2006), ou encore *Kasbah*, un sol de tôles dont le patchwork évoque une vue des toits des bidonvilles, symboles de la précarité croissante qui s'est emparée de l'humanité (Centre d'Art Contemporain, Tours, 2009).

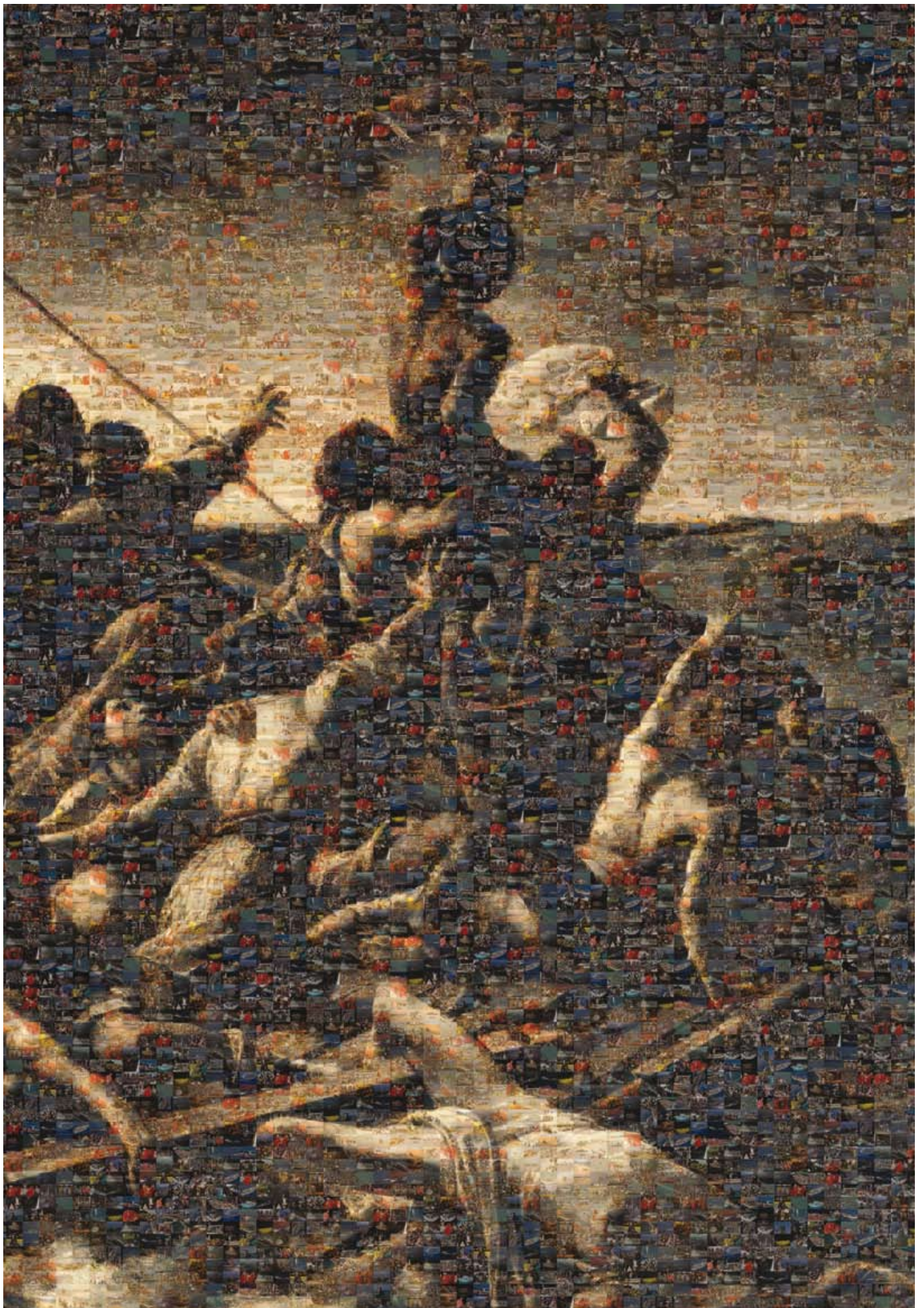
Les installations de Kader Attia utilisent tous les médiums et envahissent l'espace d'exposition en laissant le spectateur appréhender l'œuvre autant dans son ensemble que dans ses détails très concrets. "Ce qui m'intéresse c'est de produire des choses avec des formes simples pour amener le spectateur vers un véritable échange, un dialogue de fond." Cette forme de dialogue frontal Kader Attia dit avoir été formé dans sa jeunesse à cette forme de dialogue frontal par sa vie dans les cités qu'il définit comme un monde sans nuances. Ses années d'apprentissages faites de découvertes, de rencontres et d'échanges lui ont appris à dire les choses de manière plus subtile avec des formes fortes et fondamentales, poétiques et universelles.

Convaincu que l'art est le dernier espace de liberté, il s'attache à montrer les conditions de vie et d'intégration des immigrés en France et insiste sur l'identité conflictuelle d'une culture déracinée, face à la séduction d'une culture de consommation d'un Occident où règne l'abondance matérielle. Ses œuvres mettent en scène des thèmes comme la difficulté à vivre entre deux cultures qui souvent s'affrontent plus qu'elles ne coexistent, le religieux vécu comme un repli communautaire ou les dérèglements climatiques qui seraient comparables au dérèglement du climat social et politique, où encore les relations entre culture dominante globale et résistance identitaire des pays émergents.

*Harragas, les damnés de la mer*, est constituée d'une mosaïque de photos de presse de la tragédie devenue quotidienne des candidats à l'émigration, interdits de visa, qui à partir des rivages de l'Afrique du Nord, embarquent dans des canots de fortune pour rejoindre l'Europe. À ce collage d'images de naufrages d'aujourd'hui se superpose celui, tout aussi réel, du *Radeau de la Méduse* le chef d'œuvre de Géricault qui, à 28 ans, fit basculer la peinture d'histoire du côté du fait divers exemplaire pour dénoncer un capitaine, en fait un aristocrate incompetent et cynique, qui fut le premier à quitter le navire avec les plus riches passagers, abandonnant son équipage sur un radeau de fortune lancé à la dérive.



KADER ATTIA,  
*Harragas*, 2009, détails.  
Jet d'encre sur toile, 205 x 300 cm  
Édition à 3 exemplaires+ E/A Courtesy galerie Krinzinger, Vienna.







# BERRY BICKLE



Née en 1959 au Zimbabwe, Berry Bickle vit et travaille à Maputo au Mozambique.

Les œuvres de Berry Bickle à la fois sculpteur, peintre, photographe et vidéaste, sont composées de fragments d'histoires, de vestiges archéologiques, de poèmes, d'extraits de journaux, d'almanachs, de photos, de livres, de cartes, de reliques, de parchemins qui sont autant de pièces à conviction qu'elle assemble sur des toiles ou dont elle recouvre ses sculptures pour recomposer la mémoire fragmentée de l'Afrique et des exils contraints qui n'ont jamais cessé de piller la force vive des peuples africains.

Artiste émergente dans les années 90, elle entreprend un travail de décryptage des carnets de voyage de navigateurs portugais. Ce sont des œuvres qui combinent écriture et sculpture pour témoigner des voyages entre le Mozambique, le Zimbabwe et l'Afrique du Sud, qui, durant 500 ans ont donné naissance à une culture bien particulière au croisement de l'Afrique, de l'Inde et de l'Europe. "L'histoire n'est pas linéaire, c'est autant la trace des pieds nus dans la poussière de la terre africaine que les récits des premiers explorateurs."

Elle témoigne de la souffrance de son pays à travers la série *Restless city, a restless me Citado* exposée à la Biennale de Dakar en 2002. Cet assemblage de photographies de la ville de Maputo à travers le sol foulé par les pieds de ses habitants parsemés de flaques, est composé de photos rongées par la rouille qui symbolise le mal dont souffre le pays.

*Two on Cross* est une oeuvre constituée de collages, de dessins, d'écritures, de recyclage de matériaux, qui rend hommage à Zephania Tshuma, un ami sculpteur disparu. Elle évoque avec gravité et tendresse ces instants partagés avec des artistes embarqués tels des explorateurs lors des "workshops" pour faire vivre la culture matérielle de l'Afrique, du recyclage des objets et de la relation tactile aux choses et à la lumière. Est présent également l'univers surréaliste du sculpteur Tshuma, qui représentait parfois des animaux crucifiés (tortues, cochons, etc), en s'inscrivant contre l'anthropocentrisme.

*Elephant Series* est la trace photographique d'une installation réalisée in situ à

*Africa Remix* en 2005 au Centre Pompidou, Paris. Des images de fœtus d'éléphants sont projetées sur les façades des maisons. Ce travail représente l'impasse dans laquelle est engagée le Zimbabwe du dictateur Robert Mugabe. Projeté sur des habitations, le rêve avorté d'une société multiraciale et prospère montre à quel point tout le monde est touché par cet échec politique catastrophique.



BERRY BICKLE

Ci-dessus :

*Two on Cross*, 1994.

technique mixte, 180 x 130 cm

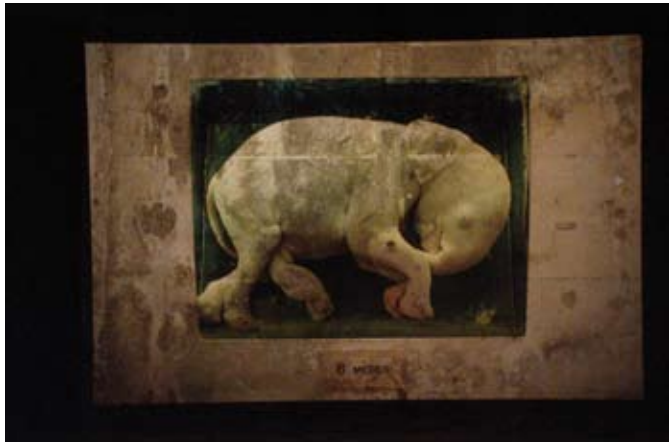
Courtesy le Musée des Arts Derniers, Paris

Ci-contre :

*Elephant series*, 2005.

ensemble de 6 photographies couleur, 30 x 40 cm.

Courtesy Musée des Arts Derniers, Paris







# JOE BIG-BIG



Né au Ghana en 1961, Joe Ghattaba, dit Joe Big-Big, vit et travaille en région parisienne.

Après avoir étudié la sculpture, travaillé l'argile, le bois, la pierre mais aussi les techniques du moulage et de la fonte de bronze, au Collège d'Art de Kumassi au Ghana, il choisit de travailler le métal à partir de 1996, qu'il qualifie de "symbole du labeur humain, de matériau simple, humble, issu du quotidien des hommes."

Artiste très reconnu, Joe Big-Big a exposé au Centre Culturel Franco-Nigérian de Niamey et a réalisé des commandes monumentales pour la Communauté Européenne, la Banque Centrale d'Afrique de l'Ouest ainsi que pour l'Université de Niamey. Gérard Gayou l'accueille en résidence dans le cadre de l'Association Saint-Henri à Castelnaudary. Aux premières statuettes vont se substituer des œuvres monumentales. Le Conseil Général du Tarn et Garonne a acquis son grand guerrier *The Warrior* en 1999. "J'aimais faire de grandes sculptures, tellement grandes que cela me valut le surnom de Big-Big".

Dans le jardin de la Maison des arts nous découvrirons à travers les quatre sculptures monumentales exposées qu'au-delà du sujet de ses sculptures, c'est le mouvement et la vie sous toutes ses formes qu'il célèbre dans ces entrelacs de fil de fer. Comme Don Quichotte, Joe Big-Big court après le fil du merveilleux dans son oeuvre *Horseman traveller*, 2003.

Joe Big-Big transforme de simples matériaux métalliques. Trois tours de fil de fer, deux bouts de grillage et l'art de la récupération vont évoquer la peine qui pèse sur le vagabond comme l'allégresse de la mère et de son enfant qui court à l'école. C'est un art à la fois simple et sophistiqué.

*La Girafe*, gracile dans sa robe de fer, ou encore *Dance* ou *Sing and dance* qui figurent des musiciens et des danseurs aux formes libres et mobiles sur leurs membres de ressorts, sont autant de silhouettes dignes et humbles qui évoquent les gestes ancestraux de l'humanité.



JOE BIC-BIC  
*Horsman traveler*, 2003,  
sculpture en fil de fer, 256 x 303 cm  
Courtesy Musée des Arts Derniers, Paris.

## *Big-Big*

mes yeux me conduisent  
à une douce ferraille  
mon regard s'abaisse  
j'écoute les torsions corporelles  
du fil de fer attachant  
tel des mots non conjugués  
je rentre furtivement  
en enfance  
une gestuelle filandreuse  
une danse serpentine  
une chanson quotidienne  
la sculpture de Big-Big  
est un début à chaque histoire  
et une fin de tout commentaire  
l'autre pousse pousse porte  
son berceau et fonce vers la foule  
les veines enroulées savamment  
ce fil qui nous rattache à la vie  
nous prend par la main  
pour nous conduire au dénouement  
d'un nuage en panne  
Big-Big fait de l'art  
un conte au long coup de girafe  
il nous invite à apprivoiser son silence  
qui murmure des improvisations  
de l'Homme jazz  
Big-Big nous tient avec une pince tendre  
et nous héberge généreusement  
chez lui  
enveloppés de fil de fer

KAMEL YAHIAOUI





# MUSTAPHA BOUTADJINE



Mustapha Boutadjine est né à Alger en 1952. Il vit à Bagneux et travaille à Paris.

Les portraits de Mustapha Boutadjine illuminent le visage de la révolte où se reconnaît l'orgueilleuse volonté d'être libre. Ils donnent forme à un panthéon fraternel de résistants "étrangers", comme ceux de "l'Affiche rouge" que célèbre Aragon, Héros et martyrs, poètes et musiciens, tous ils changent le monde, le chantent et l'enchantent. Portraits solaires et galactiques, ils font valser des tourbillons de bouts de papiers magistralement domptés et retrouvent le chemin de l'icône où l'invisible le dispute aux évidences du visible. C'est après avoir mis en morceaux le déjà vu et l'imprimé de la pub ordinaire que Mustapha Boutadjine construit ses icônes extraordinaires.

Réinterprétant des documents en noir et blanc, il retrouve le geste des peintres de la lumière qui bâtissent du visible au couteau, à touches plus ou moins véhémentes de couleur matière sortie des tubes. Mais Mustapha Bouadjine préfère les ciseaux. Ils coupent et ils tranchent dans ce trop bien lissé qui surfe sur les produits de l'industrie du luxe et le bonheur aseptisé des stars médiatiques pour le réduire à une foule de morceaux méticuleusement choisis.

Assemblés et collés, ces épaves éparses de slogans fragmentés et d'images brisées où se glissent quelques clins d'œil autobiographiques orchestrent un chaos de braises crépitantes. Elles embrasent des mosaïques qui tiennent le spectateur à distance pour que surgissent des icônes somptueuses et qu'apparaisse la présence fascinante d'une absence qui nous regarde autant qu'elle nous concerne. Ainsi nous fixe le miroir scrupuleusement poli des pupilles de ces visages de femmes et d'hommes victimes pour la plupart d'une disparition programmée. Leurs regards brillent de l'effroi des ténèbres, gravé à jamais sur leurs rétines. Ce sont les soleils noirs d'une galaxie multicolore de l'insoumission radicale. Au moment où le pouvoir ne cesse de nous raconter des histoires, où l'hygiénisme, le principe de précaution, le devoir d'ingérence, la répression sécuritaire saccagent la liberté des hommes, alors que le cynisme et l'injustice sont partout aux commandes, c'est dans une toute autre histoire que nous emporte cette ronde de portraits aux identités irréductibles, forcément sans frontières. Non seulement ils nous rafraîchissent la mémoire, mais ils éclaboussent le présent de richesses sans prix, celles qui nient les frustrations du chacun pour soi et

de la marchandisation pour exalter les forces vives du partage et de l'échange . Forgé au feu d'un désordre exubérant qui évoque des tempêtes de confettis et les éclats de la boule de cristal au ciel des bals populaires, l'art de Mustapha Boutadjine est une fête où il fait bon retrouver le singulier pluriel de l'espoir, comme l'étincelant pouvoir de dire non.

*Ali La Pointe, 2004*

Fils de militant, la misère contraint Ali Ammar à travailler très jeune chez des colons, ce qui aiguise sa haine et forge un redoutable rebelle. Vite aguerrri par ses séjours en prison et ses contacts avec les nationalistes qu'il croise lors de sa pratique de la boxe au Club Sportif d'Alger, ce Guy Môquet de la Révolution algérienne devient le héros de la Bataille d'Alger. D'une audace sans pareille, Ali dit "La Pointe", chef local de la guérilla urbaine, multiplie les actions spectaculaires. Après dix mois d'une répression féroce, les paras du général Massu dynamitent sa cache de repli le 8 octobre 1957. Ali La Pointe avait 27 ans. L'état-major croit alors tenir sa victoire sur les terroristes et pouvoir enfin laisser le champ libre aux extrémistes de l'Algérie française. Au contraire, la lutte s'élargit. Moins de cinq ans plus tard l'Algérie fête son indépendance.

*Patrice Lumumba, 2000*

Brillant autodidacte, spécialiste de la Révolution française et de l'histoire d'Haïti, Patrice Lumumba rejoint à 23 ans les cercles anticolonialistes ce qui lui vaudra de nombreux séjours en prison avant de devenir le Premier Ministre du Congo. Lors de la cérémonie de l'Indépendance, le 30 juin 1960, il s'empare de la parole et, au mépris de la présence du roi des Belges, il s'adresse à ses frères de lutte et dénonce "l'humiliant esclavage qui nous était imposé par la force... et la loi qui n'était jamais la même selon s'il s'agissait d'un blanc ou d'un noir". Six mois plus tard, le 17 janvier 1961, il est assassiné par des mercenaires Katangais commandés par un officier belge. Mort, ce leader africain très populaire, fait encore peur. Avec la complicité de la CIA, les services secrets belges font dissoudre par l'acide le cadavre de son corps dépecé. Patrice Lumumba avait 35 ans.

MUSTAPHA BOUTADJINE

Ci-contre:

*Patrice Lumumba, 2000,*  
graphisme-collage, 115 x 95cm

Page de droite:

*Ali Lapointe, 2004,*  
graphisme-collage, 120 x 90cm





*Murder in Beirut, November 2006.*





# ALEX BURKE



Né à la Martinique en 1944, Alex Burke vit et travaille en région parisienne à Cachan. La mémoire est le thème majeur de son œuvre. Elle s'enracine dans une histoire collective singulière.

“Je suis né dans une *“Island in the sun”*, théâtre de sanglantes aventures, lieu de destructions, de souffrances et d’humiliations. Pour recoller les morceaux, un temps, j’ai rassemblé des bribes de formes pour essayer de reconstituer un passé.”

“J’ai dessiné d’innombrables silhouettes, des ombres pour faire ressurgir des fantômes (*En Mémoire de Gorée*, encre de chine et lavis sur enveloppes, 1998).

J’ai aussi réalisé des installations à l’aide de palettes de marchandises, symboles des lieux d’enfermement, de rétention où l’on vous parque en attendant de vous envoyer vers un ailleurs menaçant (*Island in the Sun*, palettes, vêtements, matériaux variés, 1997). Il s’agissait en quelque sorte, à travers une démarche d’archéologue d’explorer ma part de mémoire collective confuse, l’histoire de la Caraïbe, véritable épure du monde contemporain.

J’ai repris ce que l’on voit dans les recoins sombres des villes où d’étranges installations nous surprennent. Des amoncellements de couvertures, de vêtements semblent contenir une forme humaine (*le Départ*, palettes, vêtements, coupelles, 1997).

Je m’en suis inspiré pour donner forme à des gisants qui se sont progressivement métamorphosés et sont devenus des poupées proches des poupées funéraires ou Katchinas (*Spirit of the Caribbean*, poupées en chiffon, lambeaux de tissus, 2006).

Dans le milieu des années 70, j’avais déjà fabriqué des petites poupées blanches à l’aide de fragments de draps usagés que je rangeais dans des casiers, des boîtes, des valises noires; c’était l’évocation d’une société cloisonnée, normalisatrice, aliénante.

En 2009, j’ai présenté à la 10<sup>e</sup> Biennale de La Havane une oeuvre intitulée *La bibliothèque 1* où les livres ont été remplacés par des petites poupées faites de tissus anciens et variés. Chacune porte une étiquette sur laquelle est inscrite une date importante de l’histoire des Amériques. Il s’agit de rappeler que notre connaissance de l’histoire est incomplète. Une bonne partie ne figure pas dans les livres pour cause d’oralité transmise de génération en génération par les populations concernées.

À l'occasion de la 10<sup>e</sup> biennale de Cuenca en Équateur, pour élargir la réflexion, j'ai sollicité les habitants de tous les pays des Amériques, Sud, Centre, Nord et Caraïbes et je leur ai demandé de broder une date significative de l'Histoire de leurs pays respectifs sur un morceau de tissu de 15 à 20 cm environ. Je souhaitais réunir ces broderies en un mur d'Histoire. Une sorte de photographie instantanée produite dans le même temps par tous les américains.

Ma motivation est de penser que nous partageons une histoire qui nous a forgé une identité commune. Cela mérite des rapprochements pour la conserver.

J'ai choisi la technique de la broderie pour la facture artisanale et la préciosité et ainsi conférer à ces dates le statut de relique à conserver avec beaucoup d'attention. Il m'a semblé que la mémoire est nécessaire à la compréhension du présent pour se fabriquer un futur. Nos pays ont déjà payé un lourd tribut à l'émergence de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui, le monde global...".

*La bibliothèque 2*, est composée d'une quarantaine de sacs de toile au contenu mystérieux, rangés sur les étagères d'une bibliothèque. Les dates brodées à la main sur les sacs sont des dates d'évènements historiques significatifs de l'histoire des Amériques telles que 1804 (Indépendance d'Haïti), 1952 (Révolution cubaine), 2009 (grèves et manifestations à la Martinique et à la Guadeloupe).



ALEX BURKE

*Bibliothèque 1*, 2008,  
installation technique mixte,  
226 x 128 x 12 cm

*Projet pour la Bibliothèque 2*,  
2010,  
installation technique mixte,  
204 x 200 x 30 cm







# SAMUEL FOSSO



Né en 1962 au Cameroun, Samuel Fosso vit et travaille à Bangui (République Centrafricaine).

Samuel Fosso c'est l'autre, ou plutôt les autres : *le Chef africain qui a vendu l'Afrique aux colons*, *La Femme américaine libérée des années 70*, le jeune homme nu... Autant de personnages minutieusement étudiés dans la parure et dans les gestes que Samuel Fosso s'approprie, acteur et metteur en scène de ses images. Son goût, pour le décalage, et un esthétisme très prononcé, a fait de lui un maître de la métamorphose, du déguisement.

Découvert au début des années 1990, Samuel Fosso qui avait commencé la photographie en 1975 à l'âge de 13 ans, expose aujourd'hui dans le monde entier, il est considéré comme l'un des maîtres de l'autoportrait.

"Je suis né en pleine guerre, et pendant longtemps je n'ai pu que fixer l'objectif en face. Je n'avais pas d'amis et la photo a aggravé ma solitude", confie ce rescapé des atrocités du Biafra, recueilli par un oncle à Bangui (République Centrafricaine) qui possède un studio de quartier. La nuit, une fois les clients partis, Samuel Fosso se photographie pour finir les pellicules de la journée et envoyer des images à sa grand-mère et aux quelques rares parents de son ethnie ibo encore en vie. "Quand j'ai pu leur rendre visite, j'ai continué l'exercice pour que mes enfants voient les changements de l'âge."

Mais, par-delà la confusion des genres et les métamorphoses physiques, c'est un regard acéré qu'il pose sur son continent, comme l'atteste *Le Chef africain qui a vendu l'Afrique aux colons* de la décapante série *Tati* (1997) présentée à l'occasion de l'exposition *Africa Remix* à Beaubourg (2005), ou sa récente série *Les grands hommes d'Afrique* (2009). Dans cette série, le photographe réinterprète les icônes photographiques des grands leaders des Indépendances Africaines, du Mouvement des Droits Civiques aux Etats-Unis ou de grands "monuments" comme Martin Luther King, Haïlé Sélassié ou Muhammad Ali... Malgré le visage récurrent du photographe, le public reconnaît très vite ces personnalités qui appartiennent à notre histoire, ne serait-ce qu'à travers une gestuelle : le poing levé de l'athlète Tommie Smith pendant les Jeux Olympiques de 1968 pour lutter contre les discriminations dont étaient victimes les Noirs aux Etats-Unis, ou encore un simple attribut comme la bague de Malcolm X...

À son habitude, Samuel Fosso nous surprend et s'impose comme l'un des

pionniers du renouveau de la photographie en Afrique. Son style compte déjà de nombreux émules. Il se met en scène et détourne les codes du théâtre pour s'inscrire dans une production singulière bien loin des clichés des photos de studios africaines que l'on peut voir exposer depuis les années 90 sur la scène artistique.

“Comme dans toutes mes œuvres, je suis à la fois le personnage et le metteur en scène. Je ne me mets pas moi-même dans les photographies : mon travail est basé sur des situations spécifiques et des personnages avec qui je suis familier, des choses que je désire, que j'élabore dans mon imagination et, qu'ensuite, j'interprète. J'emprunte une identité.”



SAMUEL FOSSO

Ci-dessus :

*Sans titre 01, série autoportrait des années 70, tirage photo argentique, 50 x 50cm*  
Courtesy galerie Jean- Marc Patras, Paris

Ci-contre:

*La Femme américaine libérée des années 70, série Tati 1997, tirage photo digital, 50 x 50cm*  
Courtesy galerie Jean- Marc Patras, Paris







# YAZID OULAB



Né à Constantine en Algérie en 1958, il vit et travaille à Marseille.

Représenté en France par la galerie Éric Dupont qui lui a consacré plusieurs expositions personnelles, Yazid Oulab a participé en 2008 à l'exposition *Les Traces du Sacré*, au Musée National d'Art Moderne, Centre Georges Pompidou, Paris. Ses œuvres sont représentées dans de nombreuses collections publiques en France comme à l'étranger.

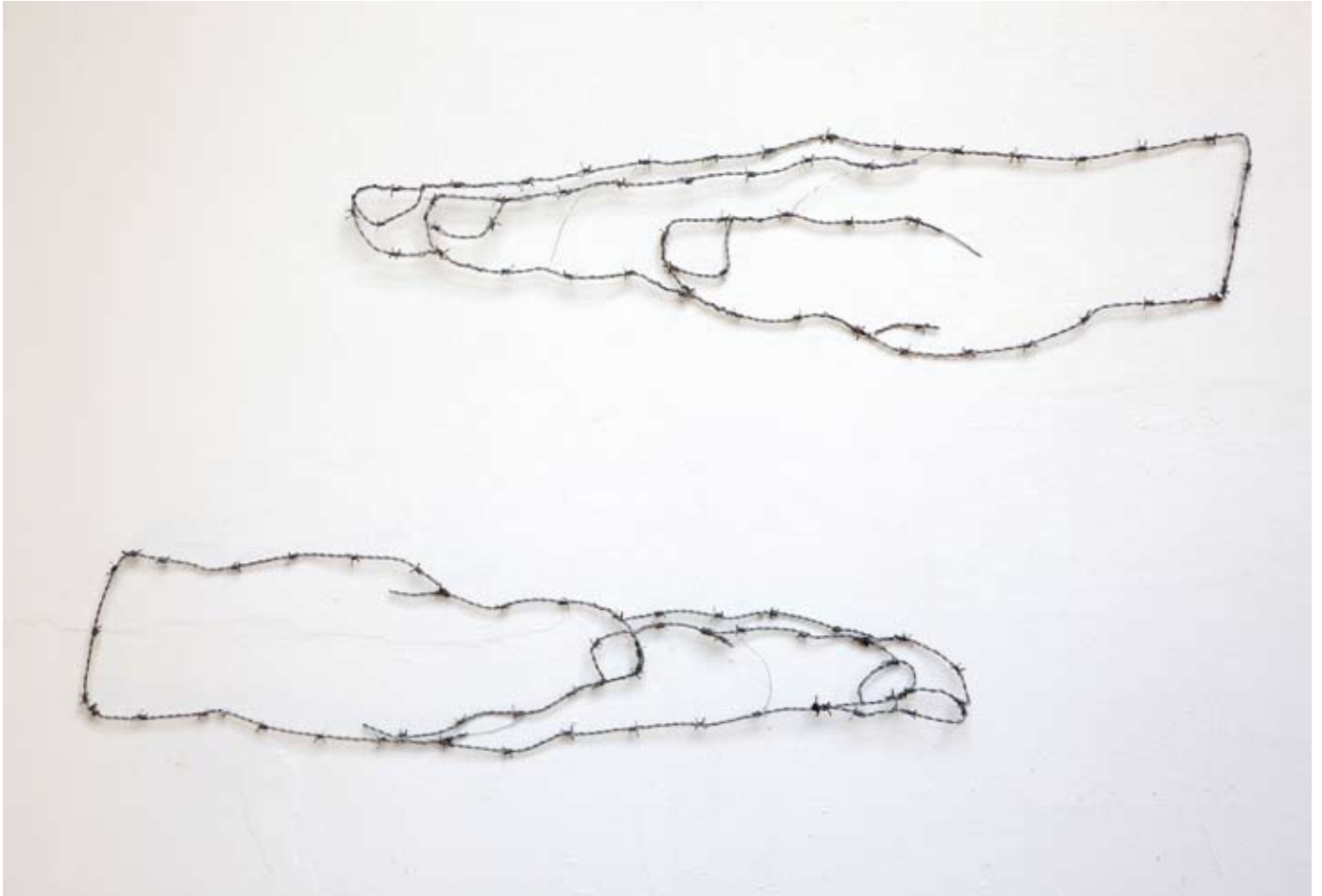
Yazid Oulab utilise différents modes d'expressions : dessin, vidéo, sculptures ou installation. "Tout mon travail est une réflexion politique sur la mémoire tronquée de l'Algérie dont le passé culturel et philosophique est occulté, comme si tout avait commencé avec la guerre d'Algérie. Je veux montrer que d'autres racines nous nourrissent." (Yazid Oulab, catalogue "Voyages d'artistes", Espace Electra, Paris, 2003).

Yazid Oulab cherche le lien qui unit l'esprit à la forme. Ses œuvres aux lectures multiples explorent le thème du lien et de la transmission qu'il matérialise par des objets empruntés au monde des ouvriers du bâtiment tels que le clou, le fil de fer, le grillage de tamis, les gravas, le bois, autant de vecteurs symboliques forts qui relient les images d'un univers matériel très concret à la poésie ainsi que les cultures entre elles.

*Alif*, nom de la sculpture en bois en forme de clou, est, en langue arabe, la première syllabe du mot "lis, apprends", elle matérialise la parole divine révélée au prophète qui dicte sa parole et instruit les hommes. Le clou est aussi matériau de construction et fait référence aux travailleurs du bâtiment, en majorité des Maghrébins immigrés qui sont venus reconstruire la France dans les années 50. Enfin, outil d'assemblage par excellence, le clou symbolise le lien des cultures entre elles.

*Tamis*, est une installation composée d'un châssis de fenêtre recouvert d'un grillage fin et d'un tas de gravas. Avec son aspect de tamis de maçon, cette installation évoque une toile peinte en chantier sur laquelle viendra se fracasser du visuel pour donner forme à une sorte de fenêtre ouverte sur le monde dont l'artiste ou le poète ne retiendrait que les poussières à ses yeux les plus précieuses à la façon d'un orpailleur les pépites dans les fleuves aurifères. Cette œuvre a été réalisée lors de sa résidence à l'Atelier Calder en Touraine, de février à juillet 2009, tout comme l'*Installation sans titre*, deux mains géantes en position d'offrande que dessine la torsion d'un fil de fer barbelé.





YAZID OULAB

Ci-contre :

*Tamis*, 2009,

installation technique mixte, 100 x 80 x 70cm

Courtesy galerie Éric Dupont, Paris

Ci-dessus :

*Installation sans titre*, 2009,

fil de fer barbelés, 62 x 150cm

Courtesy Galerie Éric Dupont, Paris





# OLIVIER SULTAN



Né en 1964, Olivier Sultan est le directeur et le fondateur du Musée des Arts Derniers à Paris, qu'il définit comme un "petit séisme avec pour épicerie l'Afrique."

Après avoir passé 14 ans en Afrique, il ouvre une galerie d'art. Sculpteur et photographe, il donne forme à des "fétiches" contemporains.

## *Les Tableaux-Valises :*

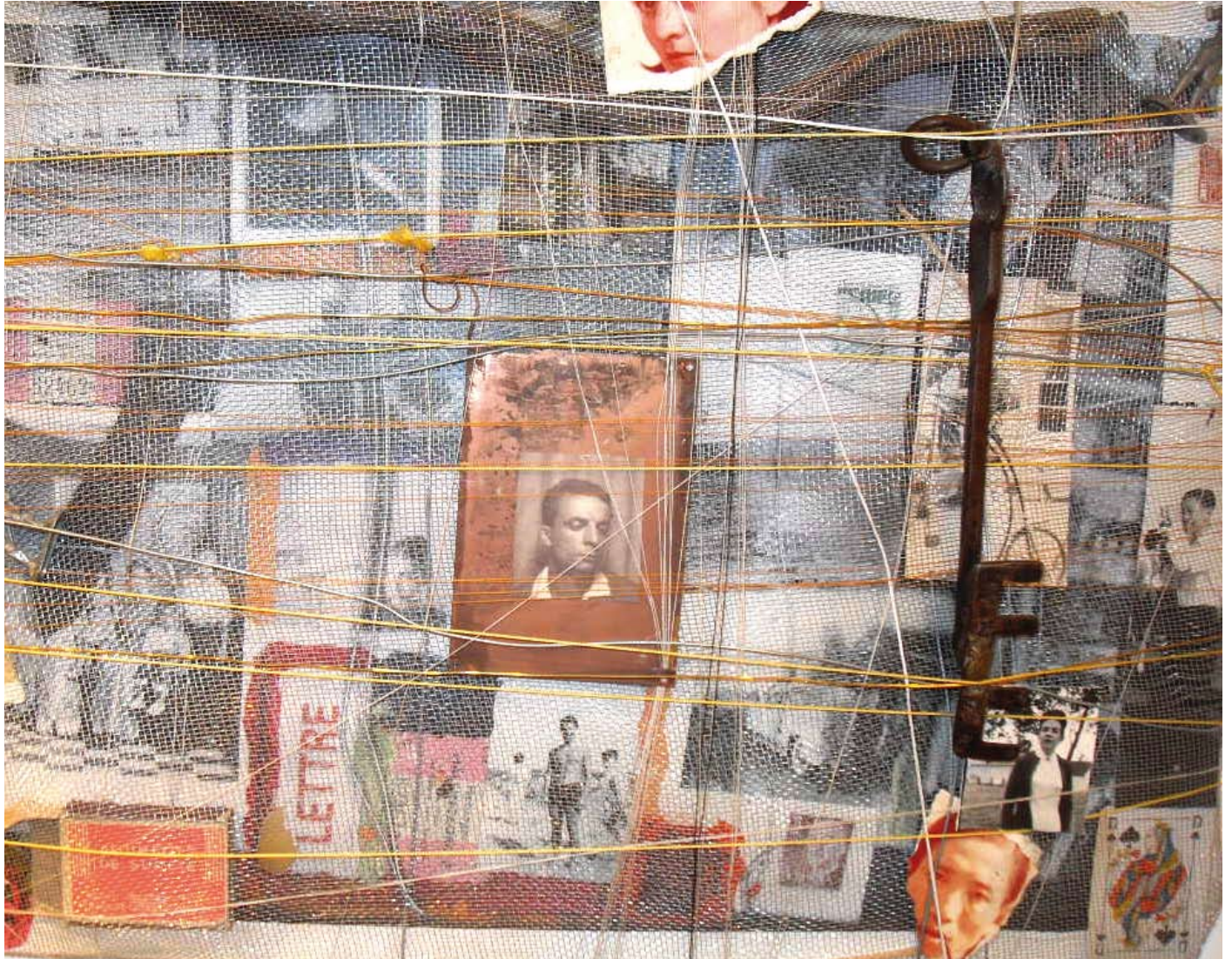
Les petites photographies en noir et blanc se font discrètes sur leurs supports - la valise ou la toile. Des matières hétérogènes les masquent par strates légères - fils de fer, fils à coudre, grillage, photos, peinture. L'invisible affleure. Ces tableaux-valises ont connu une succession d'états, un long processus de création, de recréation, plusieurs vies. Et puis les photos dispersées, souvent anonymes, ont pris place dans une nouvelle famille.

Chargée - par les photos - des identités d'êtres ou de familles parfois disparues, chacune de ces sculptures crée des liens entre le monde des vivants, visible, et un au-delà, invisible. Émergence du passé. Le secret ajoute de la puissance à l'objet, relie ceux qui le partagent, ou qui comprennent ces itinéraires anonymes.

Le geste compte autant que l'objet qu'il produit : enduire de fils, de peinture et d'encre, c'est aussi dissimuler la présence. Ce processus qui consiste à cacher, à dérober au regard, crée un effet de secret. On ligote pour contrôler, s'attacher, renouer. Le nœud attache, détache, relie, sépare. On cloue et transperce pour insister avec force sur une demande de présence, d'existence de ces vies passées. On enveloppe pour panser et réparer ou se remettre des traumatismes - migrations, émigrations, voyages, disparitions, blessures secrètes.

Ici, les disparus ne sont pas que l'image de vies particulières, mais la mort elle-même qui s'entr'aperçoit.

Ces tableaux-objets, à la manière des fétiches, valent pour ce qui est manquant. L'œuvre, le fétiche extrait du chaos ordinaire des choses visibles une forme inédite. Les tableaux-objets contraignent à l'exception un matériau indifférent, que rien ne promettait à la contemplation. Modestie des vies et des matériaux. "



OLIVIER SULTAN  
*Tableaux-valises*, 2009,  
installation technique mixte, 7 pièces, détail  
dimensions variables de 25 x 30 cm à 100 x 60 cm  
Courtesy Musée des Arts Derniers, Paris







# BARTHÉLÉMY TOGUO



Né au Cameroun en 1967, Barthélémy Togo, après des études d'art effectuées à Abidjan, en Côte-d'Ivoire (1989-1993), à Grenoble (1993-1996), puis à la Kunstakademie de Düsseldorf, vit et travaille entre Paris et Banjoun au Cameroun.

Sollicité dans le monde entier, Barthélémy Togo voyage beaucoup, ce qui lui permet d'expérimenter et d'adapter ses projets aux lieux où il travaille et où il expose. "J'essaie de représenter la Vie avec ses plaisirs, ses souffrances, ses angoisses, ses violences, autant de ressentis universels qui touchent l'Homme quel que soit son origine." L'artiste a créé *Bandjoun Station*, un lieu de vie artistique inédit en Afrique qui, selon ses propres mots "est une réponse à l'échec des projets culturels sur le continent africain et une idée fondée sur le fait que l'art traditionnel africain se trouve en Occident".

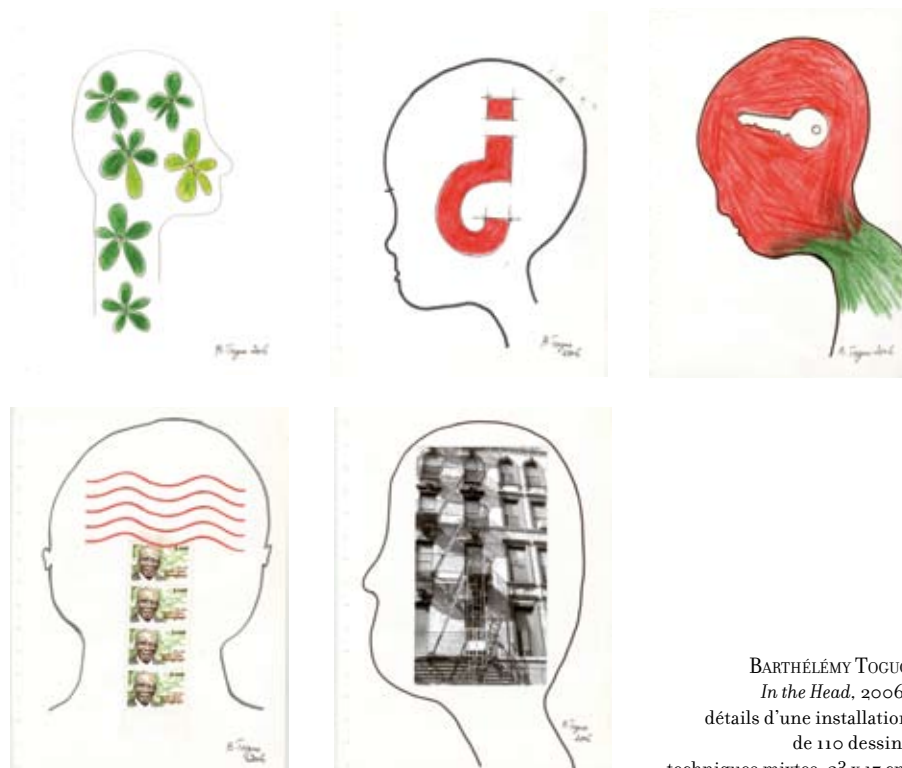
L'œuvre de Barthélémy Togo prend des formes multiples avec la même diversité que ses voyages. Ses installations utilisent toutes sortes de moyens d'expression, de la sculpture à la peinture, de la vidéo à la photo et aux performances. Pour Barthélémy Togo tous les moyens sont bons. Seul lui importe d'utiliser les plus efficaces, les plus percutants, qui vont traduire au mieux son propos. Parmi les œuvres les plus connues de Barthélémy Togo, on peut citer : *Transit*, présentée en 2000 à la Biennale de Lyon, une série de performances filmées qui dénonce les discriminations raciales et sociales aux frontières, *The World's greatest*, un ensemble sculpté exposé aujourd'hui au Mac Val à Ivry/Seine constitué de lourds tampons de bois surdimensionnés portant des messages tels que "transit sans arrêt" ou "périmé", ou encore l'installation *Climbing down* présentée au Palais de Tokyo en 2004, une œuvre sonore (extrait de *Bach of Africa* chorégraphié par Romano Bottinelli) où des valises, des sacs, des lits superposés et des tas de vêtements évoquent la migration, les logements bon marché, le brassage culturel, ce que vivent les exilés, les émotions qui parcourent un corps en quête d'ailleurs, tandis que les échelles des lits superposés montent vers le ciel en signe d'espoir.

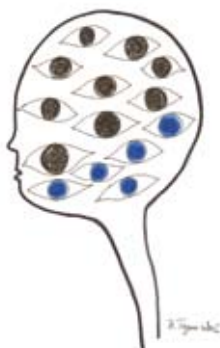
Depuis une dizaine d'années, il privilégie l'intégration de dessins dans ses installations. Le dessin qui exige peu de matériel est un moyen très direct, "une discipline artistique intime, sincère et juste, à travers laquelle on ne peut pas mentir ni tricher."

L'œuvre exposée, *In the head* est une série de 110 dessins où se mêlent des

croquis, des collages et des tampons, un inventaire de "tout ce qui peut nous passer par la tête" comme pensées, délires, fantasmes, regrets ou phobies. Réalisés en 2006, ces deux ensembles de dessins n'ont été, jusqu'ici, que très rarement présentés.

Disposés les uns à côté des autres, ils permettent de passer d'une humeur à une autre, d'une fiction à un fantasme, d'un fait politique à un cauchemar. La liberté du dessin permet de naviguer allègrement d'une feuille à l'autre. Cet ensemble exceptionnel offre un vaste répertoire des formes que l'on retrouve dans les autres œuvres de Barthélémy Toguo : échelles, parapluies, cannes, ciseaux, tampons administratifs, croix, bouches, yeux... Il permet aussi de voir tous ses thèmes de prédilection : la discrimination, l'exclusion, la maltraitance, l'exil, la quête d'identité des minorités et des plus faibles ou encore la destruction écologique.









# KAMEL YAHIAOUI



D'origine Kabyle, Kamel Yahiaoui, né à Alger en 1966, vit et travaille à Paris depuis 1989.

Poète, chanteur, peintre, Kamel Yahiaoui s'oriente très tôt vers l'École des Beaux-arts d'Alger. Assez vite, il donne libre cours à son imagination et s'investit contre l'injustice sociale qu'il subit avec ses semblables des quartiers populaires d'Alger.

La condition humaine prend une place considérable dans son oeuvre. Avec sa série *Tragédie sur scène*, il dénonce sans ambiguïté l'intégrisme qui sème la terreur en Algérie. Il se positionne souvent comme artiste africain, soulignant "Ce n'est que le Nègre en moi qui s'exprime". La mort de son père le conduit à l'affrontement plastique avec la mort, ainsi il réalise *Le linge du peuple*, à partir des vêtements que portait son père avant sa mort. Luttant contre toutes les formes de racisme, antisémitisme compris, il réalise en 2006 au Centre Culturel Algérien de Paris une exposition sur la Shoah qui suscite une grande polémique en Algérie. Très affecté par les souffrances du peuple palestinien, il lui dédie une série d'oeuvres particulièrement émouvantes : *Les enfants de l'Intifada*, 2008.

Les oeuvres de Kamel Yahiaoui sont des persistances rétinienne, des traces laissées sur des supports divers (toile, objets divers) par des êtres souvent disparus. Entre apparition et disparition, telles des photographies anciennes, ses oeuvres ont été comme attaquées par la lumière, point par point. L'amour semble s'entêter à laisser une trace, même ténue, au-delà et malgré les drames que l'on devine. Ce trésor est conservé, par-delà les ravages du temps, des massacres, des dictatures. Protestation d'amour, de vie. Vocabulaire considéré aujourd'hui comme "démodé" : la Justice, la Politique, la Liberté. Les oeuvres de Kamel Yahiaoui font apparaître ce que l'on ne perçoit jamais d'un visage réel : un trait générique, un morceau de soi-même ou d'un parent. Il ne s'agit pas ici de tel ou tel individu, mais d'une lignée. Ainsi les portraits de ses parents, de ses frères sont autant d'expressions d'amour et de vérité, des suppléments d'identité, donnés généreusement comme sans "importance", coïncidant pleinement avec eux-mêmes. Un peu comme des masques, qui amènent mystérieusement au visage, à l'Être. On ne peut pas retrouver le fond de l'oeuvre, car ce fond, cette matière, est le sujet même, c'est-à-dire une absence. L'absence, le vide, non pas

dans le sens religieux, mais dans des images-mondes, comme hors du temps. C'est par leur matière qu'on entre directement dans les sculptures-tableaux de Kamel : une matière qui semble pâlir, s'exténuer, presque disparaître.

Que nous disent les valises de Kamel Yahiaoui? Que les immigrés, selon ses propres mots, "habitent dans une valise". Certes, ils n'ont pas encore atterri mais, ils se disent : "Africain", comme on dirait "Humain". Au moment où le racisme anti-africain gagne le Maghreb, au moment où les candidats à l'immigration s'échouent sur les côtes des Canaries, ou sur les barbelés de Méliila ou Ceuta. Comme ces anonymes, les personnages de Kamel nous demandent un effort du regard pour scruter, apercevoir leur histoire. Présences - absences, qui fascinent, appellent par là-même la profondeur de tout sens possible, non révélé, et pourtant manifeste, comme un Saint-Suaire contemporain de toutes les souffrances. Kamel récupère, et recycle pour mieux relancer les objets et les vies brisées. La modestie de l'objet-support (tapis, vêtement, meuble, objet trouvé) fait écho à la modestie de ces vies et de ces êtres dont la richesse est cachée, loin, enfouie. Sa vie, elle aussi, fut plusieurs fois brisée. Misère, islamisme, racisme, art "officiel". Kamel crée comme il chante. Et son chant transperce le temps, les langues et les mémoires.



KAMEL YAHIAOUI  
*Le dortoir des otages*, 2002,  
technique mixte, 146 x 100cm  
Courtesy Musée des Arts Derniers, Paris

## *Le mur murmure*

La chaise en pierre  
Toute nue  
Face au mur  
Pendue  
Entre ciel et terre  
Dévisage  
Les pierres  
Crépues de crasse  
Contemporaine  
Je me situe  
Face à la brèche  
Qui donne sur le coeur  
De la mémoire murale  
Est-ce que le vieux mur  
Se rappelle en lui  
Les premières mains  
Posées sur la dureté  
De son écorce vierge  
Les première araignées  
Tissant la toile  
Dans les fissures naissantes  
Les premières silhouettes  
Adossées sur  
Les premières chaleurs  
Je m'assois sur la chaise  
À remonter le temps  
Figé je suis  
Face au fragment  
D'empreintes  
Se profilant  
Sur le mur  
Par devant  
Ces attitudes

Interrogatoires  
Je m'offre  
Au débat  
Avec les spectres  
Murés à jamais  
Sur les abords  
De la ruine  
Ma quête commence  
Par un temps  
De contemplation  
Par un temps  
De réminiscence  
Je m'approprie  
L'édifice  
Dans mon registre  
D'affection  
Je songe  
À la lumière qui coule  
Abondamment  
Sur la marche  
Authentique  
Les mouvements rotatifs  
De la volée  
Engendrent  
Un bruit acoustique  
Qui apparaît de même  
Réceptif  
À mon intention  
Maintenant je vois  
Je suis dans le miroir  
Mon corps a pénétré  
La roche  
Mes gestes

Convulsent les époques  
Maintenant je peins  
Ce que je reçois  
À l'aide  
Des poussières  
Des cailloux  
Des bois  
Des feuilles  
Des pluies  
Des lumières  
Des nuis  
Des tissus  
Des poils  
Des métaux  
Des toux  
Maintenant je doute  
Que le mur  
Disparaisse  
Dans l'écho de l'ocre  
Que la pluie  
Dissolve la pierre  
En poudre à canon  
Que le vent  
Disperse l'empreinte  
Aux terres effacées  
Mon corps  
Redevenu pigment  
Exclame  
Son autorité chromatique  
Il danse en transe  
À l'esplanade  
Des insectes martyrs  
J'assiste mon fantôme  
Frémissant  
À la lueur assiégée  
J'astreins mon geste  
Étourdissant  
À la clarté ravivée  
Je peins encore  
Et encore  
Sur mon tapis  
De prière  
Face au sol  
La silhouette  
D'un grand âge  
Que j'ai vue

Sur le trottoir  
De nombres impairs  
La silhouette  
Voûtée  
Traînante  
La canne à la main  
Vieillissant  
Durablement  
Trimbalant  
L'âge de muraille  
Je peins encore  
Et encore  
Sur le linge tendu  
Face au soleil  
Les portraits  
Qui héritent  
Des ténèbres  
De la guerre  
Sans objet  
Le linge porté  
Par les martyrs  
De la misère  
Qui sont morts  
De l'ivresse  
De l'alcool à brûler  
D'hypothermie  
Le ventre raide  
Effondrés  
Contre un paravent  
De plaisir  
Je peins encore  
Et encore  
Les femmes couchées  
Face au ciel  
Sur la blessure  
Fondamentale  
Causée  
Par les chasseurs  
Du sublime  
Qui infligent  
La matraque  
À la féminité  
Les femmes victimes  
D'être femmes  
Au pays bourreau  
De belles jambes

De belles robes  
Encore et encore  
La peinture  
Est dans le mur  
Une population  
Dans un bled  
Vivantes de larmes  
Vivantes de rires  
Témoins de la guerre  
Témoins de la paix  
Folles de sang  
Folles de l'eau  
Encore et encore  
La peinture  
Est au pied du mur  
Une pantoufle multiple  
Une langue silencieuse  
Un mot infini  
Je suis né  
Dans ce mur  
Amant de l'histoire  
Il y a quatre milliards  
D'années  
De berceaux  
En berceaux  
J'ai vogué  
Sur toutes les mers  
De ville en ville  
J'ai marché  
Sur toutes les terres  
J'ai pleuré les noirs  
J'ai pleuré les blancs  
J'ai pleuré les rouges  
J'ai pleuré les jaunes  
De mêmes larmes  
De même sang  
Désormais  
Je suis là  
Je m'assois  
Sur la chaise en pierre  
J'appelle à la prière  
La peinture coronaire

KAMEL YAHIAOUI





Ce catalogue a été édité à l'occasion de l'exposition:

*LES AFRIQUES AUTREMENT...*

Carte blanche au Musée des Arts Derniers  
du 12 février au 16 avril 2010

à la Maison des arts  
15 avenue Albert Petit  
92220 Bagneux  
01 46 56 64 36  
Maison-arts@mairie-bagneux.fr  
www.bagneux92.fr

Olivier Sultan remercie les artistes, les auteurs, les graphistes, la galerie Jean-Marc Patras, la galerie Eric Dupont, la galerie Anne de Villepoix, la galerie Krinzing, la Municipalité de Bagneux, l'équipe de la Maison des arts, les services techniques de la ville et tous ceux qui ont contribué à la réalisation de cette exposition.

Production : Service des Affaires culturelles de la ville  
Commissariat de l'exposition : Nathalie Pradel  
Assistante : Catherine Fallard  
Assistante stagiaire : Sandrine Moracchini  
Régisseur technique : Tony Newman  
Conception graphique du catalogue : *Ensaders*  
Textes : Nathalie Pradel, Olivier Sultan, et Jean-Louis Pradel (p 19-20).  
Impression : imprimerie LNI SA, Gennevilliers  
ISBN : 2-914858-15-9  
EAN : 9782914858151  
© Tous droits de reproduction, textes et photos, réservés aux artistes et auteurs.

**Bagneux**

